

## Mashteuiatsh, P.Q.

Julie Kurtness

---

Numéro 104, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Kurtness, J. (2005). Mashteuiatsh, P.Q. *Moebius*, (104), 83–92.

## JULIE KURTNESS

### *Mashteuiatsh, P.Q.*

C'est l'été et le lac est beau. Les touristes français disent que ce n'est pas un lac, mais une mer intérieure. C'est vrai que c'est grand ; on ne voit l'autre rive que lorsqu'il vente assez pour chasser la vapeur d'eau. Aujourd'hui, il fait trop chaud. L'eau s'évapore et donne une couleur laiteuse au paysage.

La majorité des gens n'habitent pas près de la plage ; leurs petites maisons bordent la route principale, et le lac est là, derrière, oublié. Cette route et ses maisons sont prises en souricière entre le lac et le chemin de fer. Je n'ai jamais compris pourquoi on a décidé que le train couperait à travers la réserve comme ça. Ça nous donne de drôles d'idées. Il n'y a pas de gare, pas de passagers et encore moins de marchandises à cueillir ici, sauf si on compte la production de l'usine de cigarettes à l'autre bout des terrains vagues où finit notre territoire.

Mon arrière-grand-père Alexis est mort décapité par ce train-là. Autrefois, on ne pouvait pas boire d'alcool et on interdisait à quiconque de nous en vendre. C'était un crime d'être saoul. C'était la veille de Noël et mon aïeul avait fêté un peu fort. Le truc pour échapper à la juridiction provinciale du temps, c'était de s'étendre sur la voie ferrée parce que c'est un territoire fédéral. Là, la police ne pouvait pas vous toucher, et la GRC ne se déplacerait sûrement pas pour une gang de Kawiches sur la brosse. Malgré les hurlements de la locomotive, mon arrière-grand-père ne s'est pas réveillé à temps.

Des histoires comme celle-là ont rendu les employés de Via Rail nerveux. À toute heure du jour et de la nuit, ils appuient hystériquement sur l'avertisseur sonore avant de pénétrer dans cette réserve protégée. Certains prennent même la peine de ralentir. Dans le temps, ça nous encou-

rageait mon frère et moi à laisser tomber des contenants de margarine à moitié pleins de framboises pour courir derrière le train. Mes jambes étaient trop petites, celles de mon frère trop paresseuses pour qu'on réussisse à s'agripper au wagon rouge. Pour se venger, on s'amusait souvent à aligner de gros cailloux sur les rails, espérant à moitié provoquer un déraillement. Nous n'étions pas sérieusement méchants... Du moins, pas au point d'aller voler des billets chez le voisin pour que ça fonctionne *pour vrai*.

La plupart du temps, on collait notre oreille sur le métal d'un rail et on tentait de prédire l'arrivée du convoi suivant. On revenait à la maison en fin d'après-midi, le contenant de margarine à moitié vide, framboises et fourmis confondues. À tour de rôle, on sautait sur le lit de ma mère pour la réveiller, même si ça ne marchait jamais. On aurait voulu de la tarte pour souper. Quand j'ai su lire et compter, je m'arrangeais pour piquer quelques dollars et je partais avec la vieille bonbonne rouillée pour qu'on y mette un fond de propane. J'avais fait un emprunt à long terme à la bibliothèque, un livre de cuisine avec une famille souriante sur la couverture plastifiée, et je m'étais donné pour mission de faire à manger pour tout le monde.

Plus jeune, je traînais sur la plage pendant des heures. Je me levais à l'aube et je prenais la bicyclette de mon frère, encore neuve mais déjà brisée. Il fallait s'arrêter souvent pour remettre la chaîne en place sur le dérailleur. Ma propre bicyclette était trop petite, en plus elle était rose et elle couinait comme un vieux chien. Je pédalais jusqu'au camping et je cachais la bicyclette de Louis dans un tas de fougères, près d'un petit ruisseau qui était en fait un égout (on l'a appris par la méthode empirique... moi, j'ai fait une excursion jusqu'à la source, mais mon frère a préféré en boire, « pour voir »). Les pierres étaient recouvertes d'une glu verdâtre et ça sentait comme la cage de ma peruche. Moi, je bois seulement du jus et du Coke. Et de la bière, parfois, pour faire comme tout le monde.

Je pense à ça et je trouve ça drôle parce que fuck qu'il était con mon frère. Je me souviens combien il a été malade cette nuit-là ; mon père le tenait dans ses bras et essayait de mettre ses jeans et d'attraper ses clés en même temps pour aller à l'hôpital de Roberval.

Je ratissais la plage du camping, même si c'était interdit (je n'étais pas une campeuse), et je collectionnais les petits morceaux de verre polis par l'eau. Il y en avait des transparents, des verts et des bruns, beaucoup de bruns, parce qu'on jette beaucoup de bouteilles de bière dans la région. Ils étaient à la fois doux et rugueux. Une fois j'en ai ramassé un encore coupant et mon index saignait. J'étais étonnée parce que je n'avais rien senti. J'ai caché ce morceau-là près de la remise.

J'aime mieux l'hiver que l'été. Le lac gèle et on peut marcher droit devant soi longtemps. Si je détends mes yeux pour voir embrouillé, les pistes de motoneige s'effacent et c'est le même blanc partout. Le meilleur, c'est quand ça gèle avant qu'il neige, c'est la plus grande patinoire du monde. Une fois, on a essayé de se rendre le plus loin possible, de traverser à Dolbeau si on le pouvait, mais on a entendu un gros craquement et on a eu peur. Je n'ai jamais patiné aussi vite de toute ma vie pour revenir au bord. On a beaucoup ri, surtout quand Pee Wee, le petit chien des voisins, a trop couru avec nous et qu'il vomissait partout tellement il était fatigué. Pour une fois que le bâtard ne nous zignait pas dessus. Jannick s'était gelé les oreilles et, quand elle s'est réveillée le lendemain, elles étaient en forme de choux-fleurs, rouges, et la peau pelait. On s'est moqué d'elle tout le temps des Fêtes parce qu'il fallait qu'elle mette de la vaseline pour empêcher sa peau de décoller et qu'elle avait l'air d'un troll aux cheveux gras.

Là, c'est l'été et il n'y a *rien* à faire. De toute façon, je n'ai envie de rien. Avec Louis, on faisait des conneries mais au moins on faisait quelque chose. L'année dernière, il a eu mal au ventre et le docteur l'a opéré. Peut-être qu'il était retourné boire de l'eau de perruche sans me le dire. Mais ça s'est infecté d'une manière qu'ils ont qualifiée de foudroyante et l'ambulance stationnait à Sainte-Justine lorsque son cœur s'est arrêté. Tout le village était au cimetière. Il y avait même des gens de Roberval, de Saint-Prime et d'Alma. Louis n'avait pas de tête mais il savait jouer au hockey.

La sœur de Jannick travaille au dépanneur et elle nous a donné un six-pack expiré. C'est rare que de la bière dorme sur les tablettes, mais c'est une marque qu'on ne connaît pas, alors ça ne s'est pas vendu. Jannick a le même âge que moi, mais elle est seulement en cinquième année tandis que moi je n'ai jamais doublé, alors je suis en sixième. Sa sœur est à la polyvalente de Roberval et il paraît que c'est difficile parce que notre école n'est pas au niveau. Moi, je pense que c'est parce qu'elle est conne. Ici, on peut faire secondaire un, deux et trois parce que Mashteuiatsh compte deux mille âmes sur ses quinze kilomètres carrés et qu'il y a assez de jeunes pour qu'on ait nos propres écoles. Mon père dit que c'est la revanche des berceaux. C'est vrai qu'ils n'en finissent plus d'agrandir les garderies. Ma tante travaille là et il paraît que ça arrive à quatre ans, ça fait encore dans sa couche et ça ne parle pas. Mais ils sont tellement beaux ces enfants-là que ça ne la dérange pas de les élever à la place de leurs parents. Moi, je sais que le gros Serge en a au moins deux dans le lot et je ne lui confierais pas Pee Wee pour une heure. Une fois il était trop soûl et il a menacé Louis avec sa carabine pour qu'il lui donne sa bière.

C'est vendredi soir et Jannick et moi on est assises sur les blocs de béton qui entourent le stationnement de gravelle de l'ancien motel Pointe-Bleue. Maintenant ils en ont fait des petits appartements pour les filles-mères parce que les maisons construites par le conseil de bande sont trop petites pour loger trois ou quatre générations. Il y a dix ans, le chef a décidé qu'on allait reprendre un nom ancestral et il a fait en sorte que la réserve s'appelle Mash-teuiatsh sur tout ce qu'il y a d'officiel. Ça veut dire quelque chose comme « là où il y a une pointe ». Tout le monde s'entend pour dire que c'est une bonne chose, sauf un homme d'affaires qui chiale parce que ses clients lui demandent tout le temps d'épeler le nom de la réserve et qu'il a dû faire imprimer de nouvelles cartes avec la nouvelle adresse. Bien fait pour lui, au nombre d'heures que *noumoushoum*<sup>1</sup> passe à arranger ses peaux, il ne lui donne que des *peanuts* en retour.

On boit de la bière et tout le monde s'en fout parce que le vendredi soir, c'est la soirée du bingo. Ils sont tous

là à écouter la radio comme si c'était la fin du monde en direct mais c'est seulement le réseau communautaire. Avant, je m'asseyais sur les genoux de ma *coucoum*<sup>2</sup>. Sur la table de la cuisine, il y avait une vingtaine de cartes disposées en parfait rectangle. Il y avait aussi toute une famille de petits éléphants d'ivoire blanc, la trompe à l'ouest, pour la chance. Puis son gros marqueur rouge pour poinçonner les numéros gagnants, et un de rechange, au cas où ; on ne pouvait pas prendre le temps de se lever. Enfin le cendrier, le briquet et les cigarettes, à portée de main eux aussi. Je me rappelle *coucoum* qui poinçonnait frénétiquement sans jamais faire d'erreur les chiffres tirés au hasard à deux kilomètres de là. Elle m'interdisait de gigoter ou de toucher à quoi que ce soit, et ça m'impressionnait.

Les petits qui s'amuse à côté de nous dans la gravelle sont moins sages que je l'étais. Ils doivent être une dizaine à se courir après en criant. La tague ne se démode pas. Je pense qu'on a hérité de la tâche de gardiennes improvisées. Je ne bouge pas sauf si ça saigne ou que ça pleure plus de cinq minutes. La bière est tiède et ça m'endort un peu. Je regarde en riant Pee Wee qui court comme un fou en jappant, et dès qu'un enfant s'immobilise, il s'accroche à sa jambe jusqu'à ce que quelqu'un le botte. Jannick bougonne et ça m'énerve parce que ses raisons d'être fâchée sont toujours stupides.

— Qu'est-ce t'as ?

— C'est Steeve.

— Euh iou ?

— Là.

Elle fait un petit signe de tête en direction de la vieille galerie en bois. À côté du vieux panneau de Coke décoloré par le soleil, Steeve et Catherine se font des yeux de biche. Jannick est jalouse. Moi, je trouve que Steeve ressemble à un chimpanzé qui se serait évadé du zoo de Saint-Félicien le matin où ils ont décidé de renvoyer les animaux exotiques pour en faire un « zoo sauvage ». Il a des babines immenses et un duvet ridicule en dessous du nez. Ses bras sont trop longs et ses mains tombent à la hauteur de ses genoux. Dans ma tête, il s'appelle Pedro.

— Ils vont faire des bébés.

— T'es conne !

Je suis sérieuse. Je mettrais ma main au feu que le printemps prochain naîtra le premier d'une portée de chimpanzés poil de carotte. Catherine a les cheveux blond-roux et la peau pâle comme du lait. C'est drôle parce que ses parents sont très foncés comme nous, avec les cheveux noirs et tout. Son aïeule a dû se faire sauter par un Écossais et, pendant des générations, la tare planifiait sa vengeance pour enfin éclore aujourd'hui, pareille aux boutons sur le nez de Jannick.

L'autre hypothèse, c'est que sa mère aurait eu la cuisse légère lors d'un voyage en Ontario en 1988. Moi, je suis sceptique parce que la dentition chevaline caractéristique des Fillins atteint son apogée dans les traits de cette fille-là. On rigole parce que tout le monde sait que Gilles Fillins est dans le camp des traditionalistes, un groupe qui s'imagine qu'un jour les gens de Roberval vont retourner vivre en Provence et qu'on va se remettre à trapper la martre. Trois fois par année, ils montent dans le bois pour boire du thé en essayant de parler aux arbres. Gilles fait de la sculpture et de la peinture qu'il vend aux touristes français en mal d'exotisme.

Bref, Patrimoine Canada a vu ça comme une occasion de faire une cérémonie aux frais des contribuables. Ils ont dit à Gilles Fillins qu'il était une richesse pour la communauté autochtone indienne, ou quelque chose du genre. Ottawa lui a fait une belle réputation et maintenant il n'a qu'à vendre trois ou quatre créations par année. Il s'est payé des divans de cuir blanc et il faut s'y cramponner pour ne pas que les fesses nous glissent par terre. En réaction au physique de sa progéniture, Gilles s'est laissé pousser les cheveux et a appris le cree, se disant que ce n'était pas loin du montagnais. Faut dire qu'à cette époque, on ne s'était pas encore payé un linguiste pour faire parler les aînés et prendre des notes. Mais heureusement, quelques années plus tard, il y en a qui se sont rendu compte que la sagesse n'était pas éternelle, et on s'est fait un dictionnaire avant que le savoir achève de rendre l'âme. Maintenant, les petits de la maternelle peuvent faire un programme enrichi, et il y a une messe de minuit avec des cantiques en montagnais. La dame qui leur donne des cours vient de Sept-Îles et elle s'entête à parler montagnais à tout le monde. J'aime pas ça

parce que je comprends jamais ce qu'elle me dit et elle se pense bonne. Une fois Louis lui a dit que lui aussi était bilingue et il lui a crié un gros « Fuck you ! ». Mon père l'a su et c'était pas beau. Mon père frappait personne d'habitude mais je pense que ce jour-là, Louis s'est attaqué à un symbole.

\*

On a fini le six-pack et il est presque huit heures du soir. Le bingo est terminé et on se fait un plaisir de renvoyer les ti-culs en titubant un peu. On décide d'aller se promener en haut de la côte pour faire peur aux religieuses qui occupent vaillamment une vieille bâtisse grise datant d'un autre monde. On a notre propre sainte, Kateri Tekakwita, dont le visage se serait transformé après la mort : mangé par la petite vérole, il est redevenu lisse et presque blanc. De quoi canoniser n'importe qui.

En montant, on passe devant la maison des Bukkers. Ils sont cinq assis sur la galerie en train de boire. Les Bukkers n'ont jamais tondu le gazon alors leur terrain ressemble à une savane.

— Hé ! les filles !

C'est Kevin qui nous fait signe d'approcher. Lui et ses chums ont tous la tête rasée parce qu'ils ont perdu leur tournoi et ils doivent rester comme ça en attendant le début de la prochaine saison. C'est con, le hockey. Je les connais bien parce que Louis était leur ami.

On s'approche et ça sent le hasch. Le gros Serge essaie de nous impressionner en aspirant longtemps dans sa pipe mais il finit par s'étouffer et c'est dégoûtant. Il a presque vingt ans et il se tient avec du monde de notre âge.

— En voulez-vous ?

— Non.

J'ai répondu avant Jannick et elle me regarde, un peu surprise par ma réponse. J'aime bien Kevin mais les gars, quand ils sont en gang, il faut s'en méfier. De toute façon, je n'ai pas envie de les écouter dire des conneries autour d'une caisse de 24.

— Ma belle Laïka, je t'offre une petite bière.

Il la débouche et le ptsch ! est agréable à entendre. Je tends la main en souriant. La bouteille est très froide et je la colle contre ma joue. Jannick reste plantée là, les mains vides. Je suis un peu triste pour elle.

— Tu t'assois pas ?

— Tantôt. Là, on a quelque chose à faire.

Kevin me fait un clin d'œil. Je suis certaine qu'il a compris que je ne pouvais pas planter mon amie là. Elle et moi, on continue l'ascension de la petite côte et on traverse la voie ferrée. Arrivée en haut, je regarde le lac et le soleil ; je trouve ça beau. Il y a des nuages au-dessus de Dolbeau, sûrement qu'ils ont un orage. Il vente et ça fait du bien. Je vois Pee Wee qui a retrouvé notre trace et qui court entre les rails, juste en bas. Il a assez d'instinct de préservation pour éviter de couper à travers les ronces et déranger les guêpes.

— Qu'est-ce qu'on a à faire ?

— À quelle heure passe le train ?

Jannick hausse les épaules et me regarde sans comprendre. Elle suit mon regard et lorsqu'elle aperçoit Pee Wee, elle se met à chialer.

— Ah non ! Faudrait l'attacher.

— Il serait malheureux.

— Fais-lui boire ta bière.

— Il va être malade.

— Ben non.

— Ben oui.

— Non !

— Oui !

— Tu veux parier ?

— O.K.

— Combien ?

Je n'ai absolument rien dans mes poches. Je n'aime pas ça être pauvre et je pense aux Fillins et à la sœur de Jannick qui prend soin d'elle, et je me sens toute seule. Je suis fâchée contre Jannick et j'ai envie d'être méchante. Je veux lui faire peur.

— S'il ne vomit pas, je me couche sur la track jusqu'à ce que le soleil se couche. Sinon, c'est toi. On ne peut pas se lever tant que le soleil n'a pas disparu.

Le silence qui suit est impressionnant. Je ne sais pas où je suis allée pêcher une idée pareille. J'ai un avantage parce que le chien est tout le temps malade, à force de manger n'importe quoi. Jannick hoche lentement la tête. Elle est vraiment plus conne que tout ce que j'ai pu imaginer. Il n'y a que le chant des cigales et le bruit que font les petites pattes de Pee Wee qui trotte vers nous en haletant. Je creuse un trou avec mon talon et je ramasse un sac en plastique qui traîne au vent. Je l'aplatis dans le trou et je verse la bière dedans. Pee Wee est déjà en train de laper et il agite frénétiquement sa petite queue grise. Il est content.

On ne dit rien. On regarde le petit bâtard boire la bière. Il marche un peu croche avant de capituler et de se laisser choir à nos pieds. Une minute, deux minutes : le chien halète de plus en plus fort. Troisième minute : il râle un peu mais il tient bon. Le soleil est juste au-dessus de l'eau et ça donne une teinte très rouge à notre peau. Cinquième minute : Pee Wee dort, il ronfle en plus. Je fais quelques pas en direction des rails et j'entends un drôle de hoquet : le chien a tout vomi et il ne s'est même pas réveillé. Sa tête repose à côté d'une flaque jaunâtre. Je ne dis rien. Il n'y a rien à dire. Jannick prend un air décidé et elle marche rapidement jusqu'aux roches grises où s'appuient les rails, puis elle s'étend en parallèle. Je suis en train de me dire que moi j'aurais fait ça autrement (*western style*, perpendiculaire à la voie) lorsque Jannick dit faiblement que ça vibre.

— Hein ?

Ça vibre ! qu'elle me crie et je sens qu'elle panique. Je regarde de chaque côté et ne vois rien d'inquiétant. Il n'y a que Pee Wee qui s'est réveillé et qui lape frénétiquement la flaque jaune.

— C'est dans ta tête.

J'observe Pee Wee vomir de nouveau et je le chasse en lui donnant un petit coup de pied sur le museau. Je prends le plastique collant de bière et je le dépose sur la nouvelle flaque. Je suis en train d'enterrer le tout lorsqu'on entend un son très familier. La locomotive siffle.

— Il est encore loin !

— Le soleil est rendu où ?

— À moitié dans l'eau.

Une minute passe. Un deuxième sifflement se fait entendre, plus près celui-là. La barrière s'abaisse sur la petite côte et les cloches de l'avertisseur se mettent à sonner. Deux lumières rouges clignotent, comme deux clins d'œil. J'entends le grondement du moteur qui s'approche mais je ne vois toujours rien. Estimation : le soleil en a encore pour dix minutes, le train, deux.

— Lève-toi, Jannick.

Elle s'assoit et se recouche aussitôt.

— Le soleil n'est pas couché !

— On s'en fout, maudite conne !

— Non ! Moi, j'suis *game* !

Je vois la masse du train apparaître au loin. Je n'ai pas envie d'assister à ça. Peut-être que si elle perd son public, Jannick va se relever.

— J'vais être chez les Bukkers.

Je passe sous la barrière en redescendant. Ça prend moins d'une minute et Jannick me rejoint. On fait comme si de rien n'était. Je ne sais pas pourquoi, mais je pense à ce morceau de verre qui coupe sans vous faire mal.

---

<sup>1</sup> Grand-père.

<sup>2</sup> Grand-mère.